

rituel : mise en œuvre des pratiques répétitives qui font surgir le temps primordial, l'instant de la création du monde au cours duquel la divinité éloigne le spectre du chaos et de la mort. Dans les sociétés modernes, la piété est, par une sorte d'inversion, orientée vers l'avenir : « L'émergence d'une nouvelle sorte de piété orientée vers des événements historiquement futurs, la foi, semble être une rupture dans l'histoire de la religion. » (p. 186). P.G. a-t-il conscience qu'il fera grincer bien des dents ?

Quoi qu'il en soit, l'arrimage de ce qui constitue les appareils phénoménaux du religieux – rituels, événements spirituels – à la temporalité, notamment sous les deux aspects du *répétitif* et de l'*anticipation* constitue une piste intéressante pour penser le rapport entre religion et société contemporaine. De ce point de vue, son intuition du rôle du christianisme dans la transformation religieuse n'est pas sans valeur heuristique ; il rejoint, sans le mentionner ni y faire référence, le travail de Franz Rosenzweig (*L'étoile de la rédemption*). On lui suggérerait volontiers d'en faire la lecture. Mais l'historien et le théologien pourront souffrir du schématisme abrupt de l'exposé.

L'A. méconnaît pourtant un élément essentiel dans sa construction théorique : la dette de vie, évoquée bien que non identifiée comme telle, est une notion qui ferait travailler plus heureusement la temporalité (cf. Charles Malamoud, *Puruṣārtha 4 : la Dette* Paris, EHESS, 1980). Son introduction dans le raisonnement affermirait une réflexion entachée de trop d'intuitions fulgurantes non étayées, contre lesquelles le sociologue ne peut manquer de se rebeller.

Une meilleure épistémologie des pratiques marchandes devrait aussi l'inciter à examiner l'importance de la répétition dans l'acte économique, sous l'angle de la conjuration des aléas. La reproduction du même ne constitue-t-il pas le quotidien de groupes économiques qui, par ailleurs, ne cessent d'en appeler au futur ? Le paradoxe d'une rationalisation des modes de production, seule à même de rentabiliser l'activité – et qui dit rationalisation, dit répétitivité – et d'une innovation conditionnant la poursuite de la consommation serait à prendre plus au sérieux.

Au total, un livre stimulant qui brasse des thèmes rarement mis en correspondance, car relevant de plusieurs disciplines. Ses limites évidentes en rendent la lecture irritante pour le chercheur soucieux d'établir fermement une réflexion sur le rapport entre modernité occidentale économique et religion.

Nicolas de Bremond d'Ars.

126.15

HARNACK (Adolf von).

Marcion. L'évangile du Dieu étranger. Une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique. Traduit par Bernard Lauret et suivi de contributions de Bernard Lauret, Guy Monnot et Émile Poulat. Avec un essai de Michel Tardieu, « Marcion depuis Harnack », Paris, Cerf 2003, 587 p. (bibliogr., annexes, index) (coll. « Patrimoines-christianisme »).

Après avoir réédité en 1993 l'*Histoire des dogmes* d'A. von Harnack dans la traduction d'Eugène Choisy, les éditions du Cerf offrent au public francophone une traduction du grand œuvre du savant allemand : sa monographie sur Marcion, une figure énigmatique du II^e siècle, qui voulut rejeter tout ce qui avait trait au légalisme juif dans le christianisme et à qui on attribue volontiers l'invention du canon néotestamentaire. L'étude d'A. von Harnack, publiée en 1921 et rééditée en 1923 avec de nouveaux compléments, présente le personnage de Marcion comme un « personnage historiographiquement fréquentable et théologiquement attachant » (p. 420). Elle a profondément marqué son époque et reste un ouvrage fondamental, même si elle a pris quelques rides.

La traduction du *Marcion* d'Harnack a été l'occasion d'un travail de recherche beaucoup plus important que la publication de la traduction française de l'*Histoire des dogmes*, parue il y a dix ans. La raison première est qu'il ne s'agit pas de la réédition d'une traduction, mais d'une traduction originale, due à B. Lauret ; le *Marcion* d'A. von Harnack n'avait en effet jusqu'ici jamais été traduit en français, et il est heureux que cette lacune soit enfin comblée. B. Lauret a pris le parti de ne pas traduire les annexes réunies par A. von Harnack dans la dernière édition de son ouvrage, dans la mesure où elles sont largement dépassées (ce qui est vrai, mais elles restent tout de même utiles) ; il a en revanche judicieusement donné une traduction des « Nouvelles études sur Marcion », qui ont été publiées en 1923 par le savant allemand pour répondre à un certain nombre de critiques qui lui avaient été adressées. On notera que la pagination de l'original allemand, indiquée en marge de la traduction, permet aisément de s'y reporter, et que B. Lauret a traduit tous les termes grecs et latins cités par A. von Harnack, en identifiant ces ajouts par une étoile, ce qui soulagera les étudiants, de plus en plus nombreux, peu familiers avec ces langues – ces traductions n'ont malheureusement pas toujours la précision qu'on attendrait d'elles ; ainsi p. 62, « il fit » est une erreur pour « ils firent » ; p. 210, il faut

remplacer « comment n'y a-t-il qu'un Dieu » par « comment y a-t-il un seul Dieu »...

D'autre part, la traduction qu'E. Choisy avait donnée de l'*Histoire des dogmes* avait été suivie d'une postface de Kurt Nowak, qui en moins d'une quinzaine de pages, présentait le contexte de cet ouvrage ; dans le présent volume, la traduction du *Marcion* de Harnack est suivie de quatre contributions érudites qui totalisent deux-cent-soixante-seize pages, soit presque autant que la monographie à laquelle elles sont associées. Ces articles sont issus de communications présentées dans le cadre des séminaires et cours de M. Tardieu au Collège de France en 1997-2000 et de conférences données à l'Université de Provence en 1999.

Les deux premières études traitent de la place du travail du savant allemand dans la recherche théologique. B. Lauret, sous le titre « L'idée d'un christianisme pur », fait une utile mise au point sur Marcion avant Harnack avant de dégager la portée et les implications des thèses du savant allemand en son temps, et de s'interroger sur sa réception. À sa suite, É. Poulat, sous le titre « Harnack, Marcion et la science française », se penche sur la réception (relativement faible) qui a été celle du *Marcion* de Harnack en France dans les années qui ont suivi sa parution.

Si ces deux premières annexes sont centrées sur la figure d'A. von Harnack, les deux suivantes ouvrent la perspective au point de faire de cet ouvrage une future étude de référence sur Marcion, même pour les germanophones. Dans une brève mais novatrice étude, G. Monnot présente « Les Marcionites dans l'hérésiographie musulmane ». M. Tardieu, de son côté, offre au public une magistrale étude de plus de cent pages sur « Marcion depuis Harnack ». Après une brève présentation de la réception de l'étude de Harnack, le savant français discute successivement plusieurs problèmes posés par le marcionisme : « La Transfiguration, ou les antithèses de la colère et de la gloire », « La synagogue de Lebara », « Choses vues en Cyrhéstique : la conversion des villages marcionites », « Les marcionites ont-ils été des écologistes avant l'heure ? », « Variantes marcionites dans les Hymnes manichéens parthes de la Crucifixion : l'épisode des femmes au tombeau ». Les pages consacrées à ces différents thèmes sont l'occasion de mises au point aussi érudites que claires ; elles contiennent notamment plusieurs remises en cause, sur des points ponctuels, de la traduction du *Contre Marcion* de Tertullien proposée par R. Braun.

M. Tardieu complète sa contribution d'un « dossier bibliographique », au titre bien trop modeste. Couvrant près de soixante-dix pages, cette bibliographie recense successivement un choix des auteurs et des faits culturels marquants de 1689 à 1921, puis une liste alphabétique, brièvement commentée, des parutions sur le marcionisme, de 1921 à 2002 ; cette liste vise à l'exhaustivité (manque toutefois le chapitre que nous avons consacré au marcionisme dans *La descente du Christ aux enfers. Institutionnalisation d'une croyance*, Paris, 2000, pp. 89-106). Un répertoire thématique permet de classer les titres inventoriés dans leur ordre bibliographique, et de repérer aisément ceux qui ont trait à l'histoire de la recherche, à l'état et à l'analyse des sources, à l'exégèse et à l'histoire des textes, aux débats doctrinaux liés à la théologie marcionite, à l'Église marcionite et aux disciples de Marcion.

L'ouvrage s'achève sur un index des auteurs anciens et modernes, qui couvre l'ensemble des études réunies. Il forme un magnifique instrument de travail, qui, ne serait-ce qu'en raison du « dossier bibliographique » sur lequel il s'achève, va rapidement devenir indispensable et ne manquera sûrement pas de stimuler les études sur le marcionisme.

Rémi Gounelle.

126.16

HOURS (Bernard), éd.

Carmes et carmélites en France du XVII^e siècle à nos jours. Actes du Colloque de Lyon (25-26 septembre 1997). Paris, Cerf, 2001, IX-477 p. (bibliogr.).

Le présent ouvrage, contenant, en vingt communications, les *Actes* du colloque de 1997 (annoncé dès le sous-titre), couvre une partie seulement de l'histoire du Carmel en France, entre le XVII^e siècle et l'époque contemporaine. Comme on le sait, cet ordre d'ermites qui se réclame du prophète Élie est né au Moyen Orient et nous en est venu au XIII^e siècle. Mais il n'atteint (*a posteriori* en tout cas) sa pleine stature qu'avec la réforme thérésienne et sanjuaniste, au XVI^e siècle et en Espagne. C'est en 1604 que s'installèrent à Paris des carmélites déchaussées issues de la réforme déjà dite et en provenance d'Espagne ; quelques années plus tard était fondé (en 1611) le premier couvent de carmes déchaux, de même inspiration mais de provenance immédiate italienne.

La partie féminine de l'ordre, les carmélites, se consacre à la « contemplation », de façon quasi exclusive : les hommes – les carmes – aussi contemplatifs que leurs compagnes –